Maurice HALBWACHS (1905)

**« Remarques sur la
position du problème
sociologique des classes. »**

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Maurice Halbwachs (1905)

« Remarques sur la position du problème sociologique des classes. »

Une édition électronique réalisée de l'article « Remarques sur la position du problème sociologique des classes. ». **Revue de métaphysique et de morale**, pages 890 à 905. Paris, 1905.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 5 juin 2002 à Chicoutimi, Québec.

Maurice Halbwachs

« Remarques sur la position du problème sociologique des classes »

(1905) *

Un des traits les plus intéressants des travaux des économistes allemands en ces dernières années, c'est l'importance qu'ils attachent au problème scientifique des classes. Qu'est-ce qu'une classe sociale ? Comment, en vertu de quel critérium, distinguer des classes dans un groupe social étendu tel qu'une nation ? Quelle espèce de réalité doit-on donner comme fondement à cette notion un peu vague ? Sur ces points, Schmoller, Bücher et Sombart ont des théories différentes ¹ ; l'utilité d'une critique de ces théories serait surtout de nous faire mieux connaître ce qu'il faut entendre par sociologie économique.

* Extrait de la *Revue de métaphysique et de morale*, Paris.

¹ Schmoller dans le *Grundriss der allgemeinen Volkswirtschaftslehre*, *op. cit.* ; Bücher dans *Die Entstehung der Volkswirtschaft*, 1893, 21^e édition, 1898 ; Sombart dans *Der moderne Kapitalismus*, 1902.

Sur la position même de ces problèmes, on ne peut dire que les économistes en question nous satisfassent toujours. Sans doute ils savent, et nous laissent entendre, que l'objet de l'étude est, en l'espèce, une représentation collective. Schmoller l'appelle même précisément, un « cercle de conscience ». Dès lors ils devraient distinguer trois aspects du problème : 1° Quel est *le contenu* de cette représentation, quels éléments s'y rassemblent, et suivant quel plan d'organisation ? 2° D'où vient *l'intensité plus* ou moins grande qu'elle possède, et suivant quelle loi cette intensité vient-elle à varier ? 3° Comment s'explique son *objet extérieur*, sa réalité, son évolution et sa persistance ? Questions dont la première, à coup sûr, est purement de psychologie. Sans doute la méthode de Bücher, toujours en quête de séries à isoler pour l'analyse scientifique, l'amène à tenter deux ordres de recherche : comment certaines formes de la production, en rapprochant les travailleurs, leur font prendre conscience du groupe social qu'ils forment, de mieux en mieux (2e aspect) ; et comment la richesse, sa distribution inégale, est la cause de l'existence des classes sociales (3e aspect) ; mais d'abord cette explication des classes peut paraître partielle ; de plus il néglige le côté psychologique du problème, ou, s'il l'envisage, il ne le distingue point du problème de la genèse, en fait, des classes. Schmoller et Sombart se sont plus préoccupés de faire des synthèses que des distinctions : l'histoire et la psychologie se mêlent dans leurs théories à des considérations biologiques (Schmoller) ou dialectiques (Sombart). Les points de vue ci-dessus n'y sont point séparés.

En vérité c'est la question historique, c'est-à-dire le troisième aspect, qui les a tous le plus retenus, et il est naturel que sur ce terrain des théories opposées aient pu être soutenues avec de chaque côté un fond incontestable de vérité. Ce n'est pas seulement, comme le dit Schmoller, la profession, et, comme le soutient Bücher, la fortune, c'est aussi la fonction économique au sens ou l'entend Sombart, et c'est encore la race, l'éducation, la force brutale, qui rendent compte de l'existence et de la forme actuelle des classes. Par là-même, ce n'est sans doute point matière à étude sociologique. Ce n'est pas au sociologue de rechercher si les stigmates physiologiques du travail, ou même les aptitudes à certaines spécialités se transmettent héréditairement : c'est un problème de biologie : c'est aussi un point qui mérite d'être précisé par l'historien, comme tous les points de fait. Mais quand même l'image de cette modification stable des corps humains serait partie intégrante de la conscience de classe, c'est cette image comme fait psychologique, non la réalité matérielle, qui serait utile à connaître en sociologie : et c'est sous sa forme consciente, c'est-à-dire par une autre méthode que celle de la biologie, qu'on se devrait efforcer de l'atteindre. On court risque, en procédant autrement, soit de postuler un état de la conscience sociale qui n'existe point, soit d'en négliger un qui existe : rien ne prouve, en effet, que l'hérédité des facultés ou des déformations, si elle existe, vienne refléter dans cette conscience : celle-ci, comme la conscience individuelle, se détache souvent de ce qui est fréquent et habituel : rien ne prouve non plus que, même en absence d'une transmission héréditaire telle, la conscience sociale, sur des symptômes mal interprétés, ne se forge pas une telle représentation : il y a des illusions de la conscience sociale. Il est facile de constater qu'en un grand nombre de cas il y a divergence, indépendance en tout cas, entre la connaissance scientifique, et les représentations collectives, en un même moment, d'un même ordre de réalités. Peu importe, touchant l'hérédité, ce qui est en fait, ce que les savants connaissent réellement : c'est la mesure dans laquelle, et la forme sous laquelle, les faits

héréditaires sont objet de représentation sociale, qui intéresse le sociologue. C'est de même une argumentation très discutable qu'entreprend Sombart, lorsqu'il veut que les catégories distinguées par la dialectique économique, à tort ou à raison, dans les faits, deviennent aussi les catégories de la conscience sociale : de cette erreur la paternité revient du reste à Marx et aux marxistes hégéliens. Ceux-ci du moins ne pensaient pas que l'accord s'établît tout de suite entre la conscience sociale et l'évolution réelle : mais il doit s'établir, et les contradictions économiques se doivent traduire plus tard en oppositions sociales. Pour Sombart, il semble parfois que l'inverse ait lieu : tout au moins, les agents économiques humains, artisans de moyen âge, capitalistes modernes, ont une conscience nette de leur fonction économique, et c'est cette conscience qui leur permet d'exister comme classe. Mais Sombart, bien qu'il mette au premier plan de la science les motifs dominants des hommes, manque de psychologie. Un bien petit nombre, parmi les agents économiques sont capables de concevoir d'une façon abstraite, à la manière d'une dialectique en acte, les événements et les affaires où ils sont mêlés. C'est en images concrètes, particulières, sans doute souvent obscures, mal expliquées, qu'un groupe d'hommes se représentera la situation économique de son époque ; sans doute l'historien de l'économie sociale, surtout qui aura lu Hegel, pénétrera mieux la nature des faits, reproduira, peut-être, leur réel enchaînement : mais ce qui importe au sociologue, ce ne sont pas les relations profondes et vraies, ce sont les états de la conscience sociale. Dans l'état économique d'une époque est inscrite déjà la loi de sa transformation prochaine, est prédéterminée, au moins partiellement, la direction où la série des faits va s'incliner : dans la conscience sociale il y a aussi une spontanéité, d'espèce autre, et des tendances : mais ni le contenu de la conscience sociale ne coïncide avec la réalité économique contemporaine, ni son orientation ne correspond au sens réel de l'évolution. Outre l'obscurité des faits économiques, il y a une influence du passé sur le présent de la conscience sociale, qui l'empêche de reproduire le cours parallèle de l'histoire : les hommes d'une époque ne peuvent pas échapper à l'obsession des représentations déjà anciennes des choses économiques : les formes actuelles économiques au contraire sont indépendantes des formes passées et disparues : et sans doute la réalité prend soin de rappeler à elle les pensées où elle s'obscurcit : mais les pensées n'en suivent pas moins leur pente, et les éléments qu'elles empruntent au réel doivent, pour prendre place en elles, être élaborés suivant leur loi. Ce n'est donc point dans l'histoire économique qu'on doit chercher l'explication des changements de la conscience sociale, mais en celle-ci. Du moins on ne pourra tirer un parti utile, en sociologie, des données de l'histoire économique qu'après avoir déterminé, au moins pour l'essentiel, dans quelle mesure la conscience sociale en peut être influencée.

Comment la conscience d'une société donnée, de la nôtre, se représente-t-elle les classes ? Le problème ici abordé, le premier aspect de la question des classes, est, comme nous l'avons dit, un problème de psychologie sociale. Il vaut la peine d'y insister. Classer, c'est répartir en groupes, en tenant compte des ressemblances. Mais ces ressemblances étant de différentes sortes, lesquelles passent au premier plan ? On échouerait à constituer les classes sur le fondement de ressemblances extérieures, biologiques, fixées ou non par l'hérédité, entre les membres qui les composent : une telle classification serait du genre de celles qu'on fait en chimie : si de tels éléments se retrouvent dans la représentation de classe, ils n'y occupent pas le premier plan, et ils ne

sauraient en aucun cas suffire. Diviser les hommes en classes, suivant les organisations économiques qu'ils forment, serait sans doute très scientifique : une telle classification se rapprocherait de celles de l'histoire naturelle : mais ces organismes sociaux particuliers sont rares, et la classe est l'objet d'une représentation sociale, alors même qu'elle est inorganique. Une donnée plus générale, et qui se retrouve au fond de toutes les notions actuelles de classes, c'est, comme le soutenait Bücher, la fortune : on sépare les hommes en groupes d'après la quantité de richesse qu'ils ont, d'après leur « force pécuniaire » : classification qu'on pourrait appeler physico-mathématique. Mais le problème n'est point par là entièrement résolu. Ce qui soulève des difficultés, c'est que la richesse, si on s'en tient à la quantité d'argent possédée actuellement ou dont l'acquisition future est assurée, la richesse reste une abstraction alors que la notion de classe, dans la conscience des hommes, est concrète et vivante, très humaine en tout cas, et ne se ramène pas à des séries de chiffres simplement. Tout se passe ici comme en physique, lors. qu'on veut rendre compte des corps matériels à l'aide d'éléments quantitatifs homogènes, centres de Faraday, anneaux tourbillonnants de Thomson, atomes des anciens ; on ne peut point reconstituer la discontinuité essentielle des *objets*, telle qu'elle est saisie par la conscience ; partant de ces éléments, on ne voit pas de raison pour les grouper de telle manière plutôt que d'une autre, pour pratiquer dans leur ensemble des sections ici plutôt que là. De même la fortune possédée, ou le capital correspondant aux sommes régulièrement reçues, est sans doute, grâce à l'homogénéité de ses éléments, une matière qu'on peut mesurer et séparer en parties comparables, mais par là aussi elle ne porte point en elle le principe directeur d'une telle séparation, l'unité par rapport à laquelle on puisse mesurer. Dans l'échelle des fortunes aux échelons infiniment nombreux, où fera-t-on, où la conscience sociale fait-elle les coupures qui correspondent aux distinctions entre les classes ? C'est ailleurs que dans la fortune même qu'on en peut trouver une raison.

Il semble que ce ne soit pas la même cause qui du haut en bas de la série détermine quelles fortunes se grouperont pour former une classe, et qu'on tienne compte, pour les basses classes, surtout du travail salarié, pour les hautes, de la dépense. La raison en est psychologique. La pensée des hommes a besoin d'appuyer ses notions sur des fondements nets, aisément perceptibles : or, sans examiner si la force de travail est comme on dit une marchandise, qui a son prix fixé sur le marché, il y a entre le travail et le salaire un rapport de concomitance et de coextension si étroite que, pour chaque époque, l'un est le signe le plus certain de l'autre : dans les hautes classes, au contraire, quand il y a travail, le rapport entre le travail et la rétribution est bien plus élastique, sans compter que la quantité de travail fournie est à la fois moins visible et moins déterminable : la dépense, au contraire, au moins en partie, nous le verrons, se perçoit plus précisément, et en même temps a reçu dans la conscience sociale une signification assez nette par rapport à la fortune qu'elle suppose. Et ce n'est pas à dire que la dépense de l'ouvrier, et l'activité du riche, n'entrent pas en considération : mais elles passent au second plan : ici, comme souvent en psychologie, le stable a déplacé l'instable.

Comment, de ce point de vue, la conscience sociale distingue-t-elle les salariés en classes ? Dans une enquête récente faite sur les classes ouvrières

de Londres ¹, l'auteur propose la classification suivante, où peut-être sont seulement précisés les cadres de la pensée sociale :

- A. La classe la plus basse. Travailleurs occasionnels, fainéants et semi-criminels ;
 - B. Salaires casuels. Très pauvres
 - C. Salaires intermittents
 - D. Salaires petits, réguliers
 - E. Salaires ordinaires, réguliers. Au-dessus de la ligne de la pauvreté ;
 - F. Hauts salaires.
- || ensemble, les pauvres

L'auteur de l'enquête fait sur ces classes, telles qu'il les a observées d'abord dans l'East End (White Chapel, Shoreditch, Bethnal Green, Mile End Old Town, St Georges in the East, Stepney, Hackney, Poplar), les remarques suivantes : la classe A serait le plus difficile à relever socialement. Elle est presque en marge de la société. La vie de famille y est peu développée : sur 11000, à peine 3 000 envoient leurs enfants à l'école. La classe B, qui se perd du reste par des degrés insensibles dans la classe A, comprend ceux qui ne s'acquittent pas de plus de trois jours de travail par semaine (vendeurs des rues, travailleurs des docks, certains artisans, etc.). Cette classe n'est pas telle que les hommes d'ordinaire y naissent, y vivent et y meurent : c'est plutôt le dépôt de ceux que des raisons mentales, morales et physiques rendent incapables d'un meilleur travail : leur idéal est de travailler et de se distraire quand il leur plaît. C'est la classe oisive pauvre. Les ouvriers rangés dans la classe C travaillent, non par leur faute, d'une façon intermittente. Ils sont victimes de la compétition, et des dépressions du commerce (nombre de *wharf and warehousebands* qui dépendent du marché de Londres). Ils travaillent beaucoup, quand ils travaillent, et dépensent beaucoup. Cette classe serait le meilleur champ pour la charité systématique. Ils ont en général peu de prévoyance, et sont peu économes. La classe D se forme de ceux qui travaillent toute l'année à un salaire qui n'excède pas 21 shillings par semaine ; peu d'habileté, peu d'intelligence leur sont nécessaires (travailleurs des docks, charretiers, portefaix, etc.) Dans l'ensemble, ils ont une vie correcte et rangée, et élèvent bien leurs enfants. La classe E, de beaucoup la plus nombreuse, réunit ceux qui reçoivent de 22 à 30 shillings par semaine. Peu d'entre eux sont vraiment pauvres. Elle est le terrain reconnu de toutes les formes de coopération, d'association. C'est du reste une façon générale de parler, que rassembler tous ces hommes dans une classe : il y a entre eux de grandes divergences de caractère, d'intérêts, de manière de vivre. De la classe F les contremaîtres, travailleurs responsables (*foremen, responsible workers*) et artisans forment la plus grosse part. Les contremaîtres sont les officiers non commissionnés de l'armée industrielle : leur ouvrage est la superintendance, mais ils n'ont ni initiative, ni part dans les profits. Ils sont très différents des ouvriers et des artisans de la même classe en ce qu'ils voient les choses du point de vue des patrons. On peut ajouter ceci : les membres de la classe B souffrent du contraste entre leur passé et leur présent, leur misère est pour eux une cause de tristesse toujours renouvelée, tandis que la misère de la classe A est chronique, et acceptée. La classe C, avec son travail irrégulier, ses habitudes d'imprévoyance, est le plus durement jugée, et peut-être le plus durement traitée. La classe D est médiocre et tranquille : elle n'est troublée ni par sa

¹ C. Booth, *Life and labour of the people in London*, Londres, 1902-1903.

propre expérience passée d'un état meilleur, ni par ce qui est attendu d'elle, ni par un idéal impossible à atteindre. La classe E est celle dont le sort est le plus aggravé par un idéal trop élevé : c'est en elle surtout que nous trouvons des germes de socialisme et de révolution. Les hommes de la classe F sont prudents et silencieux : ils mettent de côté ; ils ont la sécurité ; leurs enfants s'élèvent jusqu'aux classes moyennes.

Il n'y a sans doute rien de définitif dans cette description. Telle qu'elle est, elle offre toutefois cet intérêt : la détermination d'une classe par le salaire plus ou moins élevé, par le travail plus ou moins durable et continu y demeure un critérium très objectif ; en même temps on fait voir que ces distinctions ne sont pas abstraites, que les limites maximum et minimum du salaire ou du temps de travail servent aussi à circonscrire un ensemble d'habitudes familiales, d'aptitudes professionnelles, intellectuelles ou morales, de goûts aussi et de tendances ; bien plus, étant donné que, de l'extrême pauvreté de la dernière classe jusqu'au confort relatif des contremaîtres, un nombre limité de semblables « niveaux de vie », fixés pour tout un groupe, est possible, il apparaît que c'est la considération de ces « niveaux de vie » qui est le point de départ des distinctions fondées sur le salaire et le temps de travail, telles que nous les trouvons dans la conscience sociale. Et toutefois ces distinctions quantitatives restent bien le fondement dernier de ces groupes, puisque ceux-ci ne pourraient subsister sans une certaine durée de travail et sans un certain taux de salaire : c'est sur elles que se porte *la réflexion* lorsqu'elle s'exerce ; mais ce que nous *apercevons* immédiatement à l'occasion d'une classe, ce sont ces qualités, ces façons de vivre, et en somme tout ce qui rend ces hommes plus ou moins utiles, et de prix, pour la société.

Et la grosse difficulté serait sans doute (elle est au fond de toute psychologie sociale) d'expliquer comment, en vertu de quelles lois proprement sociales ces ensembles complexes de représentations (représentation d'un salaire plus ou moins élevé, plus ou moins régulier, et représentation de certaines habitudes de vie), se constituent, et constituent une série *discontinue*. Tant que ce problème ne sera pas abordé, on peut douter même qu'on soit sorti de considérations, les plus proches de la sociologie sans doute, mais psychologiques au fond, et de psychologie individuelle. Elles nous permettent du moins de comprendre que c'est le mélange d'un élément quantitatif précis et de qualités moins déterminées qui communique à la représentation des classes son caractère un peu flottant de prime abord, mais si rigide et impératif à la réflexion.

Les autres classes (moyennes et hautes), qui correspondent au fond à des niveaux de fortune différents, sont distinguées *immédiatement* par la conscience de la société d'après l'importance et surtout l'espèce des *dépenses*. La hiérarchie des ouvriers ou artisans était établie en tenant compte principalement de la durée ou de l'intensité de leur travail : ici l'inverse va se produire, et c'est par le peu de temps consacré au travail, par la quantité d'heures employées à ne rien faire d'utile, que les gens aisés ou riches vont être à la fois élevés au-dessus des autres, et classés les uns par rapports aux autres ¹. Autrefois quand les richesses étaient peu abondantes, il est possible que le

¹ Voir à ce propos le très suggestif ouvrage de T. Veblen, *The theory of the leisure class*, New York, 1899.

signe de la richesse ait été surtout la vigueur et la santé, résultats d'une bonne nourriture et d'un abri confortable : même alors il y avait un instinct de rivalité, et une estime accordée aux parures, indépendamment de leur valeur esthétique, et il y eut bientôt une considération particulière pour le nombre des esclaves possédés, et la richesse des biens détenus, abstraction faite de leur utilité, par où s'explique l'origine de nos coutumes. Aujourd'hui, c'est surtout des dépenses visibles, bien plus que des dépenses utiles et non ostensibles, et c'est du caractère non utile des dépenses publiques elles-mêmes, qu'on tient surtout compte dans le classement des hommes. Au premier rang de ces dépenses vient celle qu'on fait du temps sans visée lucrative, et qui est une ostentation de richesse. L'importance des réunions mondaines, des voyages d'agrément, est grande de ce point de vue : ce sont de vraies obligations. Comme une faible partie de notre vie se passe d'ordinaire en public, il est avantageux de faire connaître par des signes patents que nous avons gaspillé beaucoup de temps dans notre intérieur : de là le prix de la correction absolue, de la recherche même, dans nos vêtements et notre extérieur, l'importance de la politesse et des manières, acquises seulement après beaucoup de loisirs, au cours d'une vie peu occupée, et la valeur de la culture, de l'instruction, surtout désintéressée, et de nul usage en vue de fins pratiques et lucratives. Une forme raffinée du loisir, c'est l'oisiveté dont le riche jouit en quelque sorte par délégation, grâce à l'intermédiaire de sa femme, ou encore de ses domestiques. Le travail de la femme est incompatible avec la réputation de richesse du mari : pour qu'il soit bien clair qu'elle ne travaille point, on aime qu'elle en apparaisse incapable ; les japonais déforment les pieds de leurs femmes ; les Européennes, au moins pendant longtemps, ont tâché de réaliser un idéal de gracilité, de délicatesse, de faiblesse malade et factice. Le paradoxe se voit souvent d'un homme qui travaille péniblement pour que sa femme soit oisive, et par ce déploiement d'oisiveté manifeste que lui-même est oisif et riche. Il en est de même des domestiques : autrefois la richesse a pu se révéler sous les espèces d'un roi nègre gras et paresseux ; l'homme riche d'aujourd'hui engraisse le plus de laquais fainéants qu'il peut : ils sont paresseux pour son compte. La consommation dispendieuse et inutile se manifeste dans les vêtements que porte la classe riche. Ils sont en général peu pratiques, et laids : mais c'est leur rôle. Les chapeaux cylindriques, les talons hauts des femmes, et les corsets, gênent et engoncent, condamnent à l'oisiveté. N'est-ce point parce que notre sens esthétique est perpétuellement choqué par les innovations en matière de costume, d'abord appréciées parce qu'elles coûtent cher, que la mode change si vite ? Les appartements trop vastes, dont une partie seule est habitée, les meubles et les ustensiles non utilisables, mais riches, les grands parcs où les bêtes ne paissent pas, les animaux de luxe, chevaux et chiens, artificiellement déformés, jusqu'à ce qu'ils deviennent incapables d'aucun rôle pratique, sont autant d'exemples d'un même besoin de montre. Mais si ce besoin existe, c'est que c'est en effet d'après ces dépenses visibles qu'on range socialement les hommes : la dépense inutile semble signifier une quantité de dépenses utiles déjà faites, et celles-ci une puissance pécuniaire déterminée : *nota notae est nota rei ipsius*.

On comprend alors comment s'établissent des types de vie voisins, mais séparés les uns des autres par un réel espace, et comment un ensemble de fortunes inégales, mais de peu, se groupent autour de chacun de ces types. Ces types se caractérisent surtout, pour l'observateur et le public, par l'étendue de certaines dépenses visibles qu'ils comportent : les vêtements et l'intérieur,

l'appartement ou la maison, les domestiques plus ou moins nombreux : dans la mesure où ces objets contiennent du luxe, c'est-à-dire de l'inutile, ils élèvent ceux qui les possèdent plus ou moins haut dans l'échelle sociale. Supposons maintenant deux de ces types de vie, A, B, successifs dans la hiérarchie, et une partie détachée de la série des fortunes, q, h, i, j, k, l , telle que q permette les dépenses correspondant à A, sans que l'on soit forcé de se priver de l'utile pour le luxueux, et que l entretienne avec B la même relation. Pour q et l , il est naturel que leurs possesseurs restent dans leur classe, aux yeux du public, parce que, pour en sortir, pour que l s'élève à la classe A par exemple, un sacrifice trop grand du point de vue de ce qui est *utile* s'imposerait. Mais les possesseurs des fortunes intermédiaires sont partagés entre deux tendances, le désir de *l'utile* qui assure la santé et la vie tranquille, le désir du *luxueux* qui élève socialement aux yeux des autres. Et si la ligne de démarcation se trouve séparer i de j , c'est que le possesseur de i est capable d'un renoncement à des utilités qui lui permet les dépenses luxueuses de la classe A, tandis que le possesseur de j n'en est point capable, et doit rester dans la classe B. Le même raisonnement vaudrait, que la ligne de démarcation passât entre h et i , ou i et k . En d'autres termes les sections que la pensée sociale pratique dans la série des fortunes pour définir les classes ne sont point faites au hasard ; elles résultent d'un conflit de tendances, elles enregistrent le résultat de ce conflit : ici encore c'est à une explication psychologique qu'il faut recourir. On peut définir les classes moyennes et hautes, ou du moins chacune d'elles : *l'ensemble des hommes auxquels leur fortune permet, qu'ils renoncent ou non à certaines dépenses utiles, d'accomplir des dépenses luxueuses déterminées*. C'est bien ainsi que la conscience de la société se les représente : pour elle le proverbe anglais est toujours vrai : « A cheap coat makes a cheap man », au moins de prime abord, et pratiquement.

La théorie de Bücher, de la classe fondée sur la fortune, aurait donc besoin d'être complétée par de pareilles recherches psychologiques, pour être conforme à la représentation des classes présentes dans la conscience de la société. Il y avait sans doute, dans l'étude tentée par Schmoller, des sentiments et des besoins, où il est fait une place importante à la tendance à se distinguer des autres, et dans les chapitres où Sombart, à l'occasion de la ville capitaliste, examine la transformation des besoins résultant du nouveau régime, les éléments de telles explications. Mais les économistes allemands ne paraissent pas s'être encore placés bien consciemment, en ces matières, au point de vue sociologique.

Nous avons réservé pour la fin la deuxième question posée : « D'où vient l'intensité plus ou moins grande que la représentation des classes possède dans un groupe, et suivant quelle loi cette intensité vient-elle à varier ? », parce que, si les économistes allemands ne s'en sont pas très sérieusement occupés, c'est toutefois, sur le problème des classes, le point de vue le plus sociologique où l'on se puisse placer. Des trois questions, c'est à vrai dire la seule qui relève uniquement de la sociologie.

Pour nous en bien rendre compte, il convient d'abord (le caractère purement historique de la première ayant été suffisamment indiqué), de montrer plus précisément en quoi elle diffère de la troisième. Pour étudier celle-ci, où c'est le contenu de la notion de classe que l'on recherche, nous avons adopté

une méthode surtout psychologique, et en un sens nous en avons bien le droit. Sans doute il s'agit là d'une représentation collective, et la psychologie ne nous permet d'atteindre que des états d'âme individuels : or nulle proposition n'a été sans doute mieux établie en sociologie que celle-ci : « les états de la conscience collective sont d'une autre nature que les états de la conscience individuelle ; ce sont des représentations d'une autre sorte ¹. » toutefois, avant d'aborder l'étude de la nature même et des lois de ces représentations collectives, il faut bien déterminer où elles existent, et sous quelle forme apparente : cela est nécessaire, quand même on en viendrait à concentrer ensuite son attention sur des réalités non psychologiques où elles s'expriment, ou d'où elles naissent : organisation politique, juridique, économique : en ce cas, pour établir un lien de corrélation entre ces réalités, et l'état d'âme collectif, il faut bien avoir une notion, rudimentaire au moins, de cet état d'âme. Cette notion première, et très imparfaite, c'est dans les consciences individuelles, en y comprenant la nôtre, et non ailleurs, que nous en pouvons recueillir les éléments. En ce sens, pour poser un problème de psychologie sociale, des recherches de psychologie individuelle préalables sont nécessaires : ce qui n'implique nullement que leurs résultats entreront pour quelque chose dans l'explication sociologique elle-même. C'est ainsi que le savant doit partir d'une détermination empirique, noter la place, les dimensions, la forme de l'objet à étudier, c'est-à-dire préciser et éclaircir l'image courante de cet objet, avant de l'étudier scientifiquement. De telles recherches, touchant la manière dont l'individu prend conscience de cette représentation collective, intéressent en tout cas plus directement la psychologie que toute autre science. Abordant le problème des variations d'intensité d'une représentation collective, c'est d'une façon d'être réelle de cette représentation, de sa forme d'existence, que nous nous occupons. Et ici tout appel à la psychologie individuelle serait hors de propos et dangereux. Mais on ne voit point d'abord comment procéder. On peut apprécier l'intensité d'un état d'âme individuel par l'observation intérieure, mais la représentation collective ne naît point de la conscience individuelle, elle n'est point en elle, elle ne peut donc être observée dans ses variations par elle. Chacune des consciences dont le rapprochement la détermine à naître contient sans doute quelque chose d'elle : mais ce contenu n'est pas plus une partie de cette représentation que cette représentation tout entière. En additionnant les formes qu'elle prend ainsi dans les consciences, et où le psychologue pense souvent, en approfondissant, la retrouver elle-même, obtiendrait-on sa totalité ? La question n'a point de sens, parce qu'on ne peut isoler ainsi ces consciences et ces individus que par abstraction : les isoler véritablement, ce serait leur faire perdre tout souvenir du groupe auquel ils appartiennent, c'est-à-dire faire évanouir ces formes mêmes. En réalité le rapport de ces formes à la représentation collective, ou plutôt le lien particulier qui les unit toutes en cette représentation, est sans doute l'essentiel du fait social : mais nulle conscience individuelle ne peut directement l'atteindre. Il faut donc appliquer ici des méthodes non psychologiques.

Nous avons déjà mentionné l'organisation comme un caractère objectif ou se révèle l'existence d'une conscience collective. Les corporations au Moyen Âge, les Trades Unions en Angleterre, correspondent bien à des classes définies, et toutefois ces formes ne sont apparues qu'assez tard dans ces clas-

¹ Durkheim *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Alcan, 2e édition, 1901, préface p. XVI.

ses mêmes, et toutes les classes ne s'organisent pas. Il est d'autre part visible que l'organisation d'un groupe indique un rapprochement plus étroit de toutes ses parties, par suite une conscience collective plus forte. L'organisation serait donc le signe et le résultat d'une représentation sociale intense.

Mais quand voyons-nous apparaître ces organisations ? Quand la représentation de classe devient-elle intense ? On pourrait penser qu'il en est ainsi lorsque les membres d'une classe se sentent le plus éloignés des autres hommes par leur vie et leur puissance pécuniaire, quand l'écart entre les classes est le plus large. Dans les deux exemples étudiés, il n'en est pas ainsi. Les artisans du Moyen Age ne donnent à leurs métiers la forme corporative que lorsqu'ils se sentent menacés par la concurrence de journaliers et d'étrangers nombreux ; c'est-à-dire lorsqu'entre eux et les campagnards une classe nouvelle s'est développée, dont les membres leur sont trop semblables et presque égaux. Les ouvriers qualifiés ne constituent des Trades Unions que lorsque leurs aptitudes spéciales et leurs hauts salaires les rendent assez forts pour traiter avec leurs employeurs sur un pied d'égalité. Les deux cas ne sont point pareils, et les deux formes d'organisation non plus : ici une classe inférieure lutte contre une supérieure, et là l'inverse : mais toujours le fait de l'organisation correspond à une différence moindre entre les classes. Pour qu'une classe supérieure s'organise contre une inférieure, il faut qu'elle en sente le besoin, et pour qu'une classe inférieure s'organise contre une supérieure, il faut qu'elle en ait la force. - Or on comprend bien qu'une classe menacée ou enhardie éprouve l'utilité de rassembler ses forces et de déterminer l'étendue de ses droits, mais on voudrait savoir ce que signifie alors l'intensité accrue de la représentation de classe. Ce qui passe à ce moment au premier plan de la conscience collective, ce n'est pas la notion des différences affaiblies entre cette classe et les autres, mais celle plutôt des rapports entre ses propres membres, et surtout de leur identité d'intérêts, et de leur but commun. Cette représentation est très claire, elle correspond à des relations créées par les hommes eux-mêmes entre eux : les membres de la classe n'y retrouvent rien qu'ils n'y aient mis. On peut se demander si, en devenant plus systématique et plus nette, elle ne s'est pas appauvrie, vidée d'une grande part de son contenu concret.

L'écart considérable entre deux classes, s'il fait disparaître l'utilité d'une organisation interne, conserve sans doute au sentiment de la différence des situations toute sa richesse et son originalité. L'exemple le plus typique sous ce rapport est le fait de l'esclavage partout où il s'est rencontré. Distinguons l'esclave domestique, qui vit dans la famille comme un de ses membres, et dont la situation de dépendance est assez voisine de la condition vile des femmes et de la sujétion des enfants ; et le groupe asservi employé dans les plantations et les mines, plus durement traité. Nous ne retenons que les derniers parce que seuls ils développent une conscience sociale véritable. Quelles données doivent entrer dans cette représentation de classe ? Les rapports économiques vont passer à l'arrière plan, car l'esclave ne vend pas son travail ou sa force de travail par un contrat libre au moins en théorie : juridiquement il est la propriété du maître : celui-ci a tous les droits sur lui : il peut se demander s'il gagnera plus à « consommer » une troupe d'esclaves en quatorze ans moyennant une activité modérée, ou en sept par un excès de surtravail. Au contraire ce qui doit surtout être évident au groupe, c'est le fait de son infériorité sociale, soit qu'elle lui ait été transmise par des ascendants déjà esclaves, soit qu'elle lui vienne de son peuple asservi par ses maîtres actuels :

c'est dire que cette représentation se confond souvent avec celle de l'inégalité des races, et s'en rapproche toujours. Or cette inégalité a pour caractères, par opposition à celle qui se fonde sur la situation économique, d'être à la fois très stable et difficile à expliquer, mais par là on peut dire qu'elle comprend une quantité d'éléments : les différences durables de condition entraînent en effet toute sorte d'habitudes ou de manières d'être différentes, qui ont le temps de se fixer : et cette ignorance des causes fait qu'on attribue à la supériorité ou à l'infériorité du groupe une existence en quelque sorte substantielle. La représentation de classe dans un tel groupe tire donc sa richesse de ce qu'elle ne se résout pas en rapports abstraits et intelligibles, mais repose sur un fond de croyances et de coutumes.

Le mot intensité appliqué à la représentation de classe prête donc à équivoque, puisqu'on peut l'entendre aussi bien comme la force du sentiment de l'écart des classes que comme le haut degré de clarté de leur conscience organique. Il faut approfondir sans doute cette divergence d'aspect de la classe. On pourrait l'interpréter comme une tendance propre à la représentation sociale, en devenant de plus en plus intelligible, à perdre ce qui la constitue comme fait social, à se résorber en représentations individuelles : les rapports d'association où il est engagé semblent en effet être entièrement connus de l'individu, et n'être maintenus sous leur forme que par sa volonté même : en quoi la psychologie sociale nous découvrirait-elle ici des données inaperçues de la psychologie individuelle ? Toutefois il ne faut pas méconnaître que l'organisation ne constitue pas à elle seule la classe, que ses membres ne sont pas entièrement libres de ne pas s'associer, et que l'objet de l'association est un ensemble de rapports économiques déjà donnés. Bien plus, les éléments indiqués comme contenus dans le sentiment de l'écart des classes sont toujours là, quoique affaiblis. Sans doute la stabilité des classes, par suite surtout des évolutions plus nombreuses et plus rapides de la richesse, est moins grande : elle l'est assez pourtant pour maintenir le plus souvent l'individu dans la classe où il est né, et pour implanter en lui les habitudes et les façons de voir de sa classe. Sans doute aussi les causes des différences de classe sont mieux connues : cependant la richesse acquise demeure une force dont l'origine est généralement mystérieuse, le mot fortune conserve bien ses deux sens, ceux qui la possèdent semblent un peu des prédestinés. D'autre part l'association, même lorsque l'individu en connaît bien les règles, lui reste extérieure, et se manifeste souvent à lui par des commandements impératifs dont il ne voit point la source en sa volonté initiale : c'est dire qu'il reconnaît toujours l'existence d'une conscience sociale extérieure à sa personnalité, et dont la façon d'exister tout au moins est enveloppée pour lui d'obscurité. Sous ses deux aspects, la conscience de classe reste donc un fait bien social, et se résout en un ensemble de contraintes exercées sur ses membres. Mais tandis que lorsqu'il n'y a pas organisation, mais grand écart entre les classes, l'origine de cette contrainte est hors du groupe, dans le, groupe voisin, supérieur ou inférieur, lorsqu'il n'y a pas grand écart, mais organisation, elle est dans le groupe lui-même, la classe en s'organisant impose de plus en plus son autorité à ses membres. On voit donc que le terme d'intensité garde dans les deux cas sa signification sociale : c'est toujours l'intensité de la représentation d'une contrainte : mais il y a deux sortes de contrainte, et c'est pour cette raison que la conscience de la classe peut être dite intense en deux sens différents.

Ainsi les représentations de classe méritent d'être étudiées dans leurs variations, au même titre que d'autres représentations économiques, religieuses, familiales ou juridiques, et c'est l'office propre du sociologue. Il faudrait en retracer l'évolution dans certains pays, à certaines époques, en s'aidant surtout des traces objectives qu'elles ont laissées, et amasser des matériaux que nous ne possédons point encore, avant de dégager les lois de ces variations. Aussi c'est seulement à mieux déterminer ce qu'est le point de vue sociologique en cette matière que l'étude précédente voudrait avoir contribué.